

ALEXIS JENNI

PRENDRE
LA PAROLE



COLLECTION CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI



© Les Éditions du Sonneur, 2019
Collection dirigée par Martine Laval
ISBN : 978-2-37385-168-7
ISSN : 2495-2680
Dépôt légal : mars 2019
Conception graphique : Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

ALEXIS JENNI

PRENDRE
LA PAROLE

..... collection

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

J'AI ÉTÉ MUET, PUIS BÈGUE, puis embarrassé, et maintenant je parle sans frémir devant cent personnes, mille personnes, comme on voudra, je leur parle sans notes et sans crainte, sans hésiter, mais j'ai déjà plus de cinquante ans ; et je me demande si ce n'est pas un peu tard pour accomplir ce dont je rêvais lorsque j'étais un enfant muet, un adolescent bègue, un jeune adulte embarrassé, un peu tard vraiment pour parvenir à ce libre exercice de la parole que j'ai tant désiré, et eu tant de mal à réaliser.

Mais, dit-on, philosopher c'est apprendre à bien mourir, on l'a exprimé de différentes façons, je l'ai lu comme tout le monde et tant que je le lisais je n'y croyais pas vraiment, l'idée me paraissait absurde parce que je n'y étais pas : pourquoi apprendre longuement à ne plus être, pourquoi se préparer à bien disparaître, pourquoi travailler toute une vie pour un état final où ce que l'on a appris ne sera plus ? Mais maintenant, j'y suis, et je suis

prêt à disparaître en faisant de belles phrases, je suis prêt à être commentateur de ma fin, à accompagner mon effacement phase après phase d'un beau discours vibrant, de phrase en phrase jusqu'à ce point final qui méritera enfin son nom. Point.

Mourir déjà, alors que l'on est enfin prêt à vivre, ceci est très absurde et très vrai, c'est la vie même, telle qu'elle est, telle qu'elle va, et je me console en me répétant les propos de Hokusai, le *vieil homme fou de dessin* qui dès six ans avait la manie de dessiner tous les objets, qui à cinquante ans avait publié une infinité de ses œuvres et qui jugeait à soixante-dix ans que tout ce qu'il avait produit ne valait pas la peine d'être compté. Il s'obstinait à peindre, il ne se lassait pas, chaque jour il reprenait le pinceau dès son réveil et peignait un lion. À soixante-treize ans, il comprenait à peu près la structure de la nature vraie, et espérait à quatre-vingts ans faire encore des progrès, à quatre-vingt-dix ans pénétrer le mystère des choses, et à cent ans parvenir à un point de merveille : « À cent dix ans, disait-il, tout chez moi, le moindre point, la moindre ligne, sera vivant. » Qu'il

soit mort à quatre-vingt-neuf ans, bien avant son but, ne change rien à la vérité et à l'intensité de son projet.

J'espère, comme lui; je mourrai habile de ma langue alors que j'ai regretté toute ma vie – toute ma vie jeune et forte où j'en aurais eu tant besoin et tant d'usage – que ma parole soit embarrassée. Il y a sans doute une satisfaction qui se suffit à elle-même d'arriver ainsi à son but, celui que l'on s'est fixé dès le début, même trop tard. Sans doute. En parlant désormais librement, j'ai atteint l'aboutissement de ma vie, celui tant désiré.

Parce qu'au fond, qu'est-ce que la vie signifie pour moi, si ce n'est de saisir la parole, si ce n'est tout bêtement de prendre la parole et que jaillisse à travers moi la parole continuée, celle qui ne s'interrompt pas?

Voilà ce que je répondrai en trois mots si on me posait la question: « Qu'est-ce que la vie signifie pour toi? » « Prendre la parole. » J'ai répondu, je l'ai dit, je peux me taire. Mais en me taisant, je me contredirais, me trahirais, et mourrais.

La parole continuée n'est pas un vain mot, ce n'est pas une formule, c'est la vie même. Elle est le verbe dans

sa présence agitée, elle est la vie, la voie, la lumière des hommes : je n'exagère rien. Je le sais car j'en ai manqué, j'ai été successivement muet, bègue, puis embarrassé, j'étais démuné de tout, noyé dans le silence, proche de défaillir d'asphyxie. Je n'aspirais qu'à une chose : faire jaillir par la parole ce qui m'étouffait, et je n'y arrivais pas. La langue se refusait à moi, ma parole restait engluée et je bredouillais. J'étais dans la situation de l'homme enrhumé : le nez tout englué de glaires qui empêchent le passage du souffle, il respire avec des gargouillements affreux et croit que ses poumons n'arriveront plus jamais à se déployer. Cela, l'obstacle au souffle, provoque une réduction de l'être, un malaise général, et une angoisse physique. Le rhume, le simple rhume est pour moi un supplice mortel. Je ne le supporte pas, et tous les hivers cela arrive, je me réveille en pleine nuit avec des angoisses d'étouffement. Une nuit, après avoir vu *Seul sur Mars*, ce film qui parle d'un homme oublié par les siens tentant de survivre sur une planète stérile, je me suis rêvé en astronaute abandonné là où rien ne pousse, sans personne à qui parler, et dont l'air disponible lentement disparaissait ; j'avais dans ce rêve

inventé un dispositif de production d'oxygène qui fonctionnait mal, je faisais un songe de science-fiction dont je n'arrivais pas à sortir, je me suis réveillé au bord de l'étouffement, à l'article de la mort ; j'étais simplement enrhumé, mais d'être privé de souffle me plongeait dans une terrible angoisse d'abandon et de mort lente, me livrait à un boa persécuteur et étouffant qui m'avait poursuivi jusqu'au cœur de mon sommeil ; et même le rêve, ce gardien du repos, n'était pas parvenu à m'en protéger.

Parler, comme je l'ai désiré !

Sans obstacles, sans efforts, sans crainte : comme respirer.

Oh, que j'aimerais parler comme le *philosophe radiotélévisé* ! Car il est brun, il est beau, et il a le sourire tout en dents du loup de Tex Avery, séducteur et prédateur à la fois, mais sa morsure c'est la parole : il attrape le monde et le mâche sans rien dire de spécial. Je suis fasciné par le philosophe radiotélévisé, j'aurais voulu être comme lui mais en blond, avoir le même sourire et le même don, mais la fée Parole a oublié de venir,

elle ne s'est pas penchée sur mon berceau et j'ai dû tout faire par moi-même, pas à pas. Elle a dû se pencher sur celui du philosophe radiotélévisé, la fée, être séduite par son grand déploiement de dents, et oublier de continuer sa tournée.

Oh, comme j'aimerais... parler! Et j'écoute avec bonheur le philosophe radiotélévisé, inépuisable, net comme un trait à la règle, brillamment verbomoteur. « On peut résumer les choses très simplement... » dit-il un soir d'élections de son ton inimitable de professeur des ondes, posant sa main sur l'avant-bras de son voisin pour le faire taire, Cohn-Bendit quand même, mais Dany est un *guter Kerl*, il se tait et l'écoute avec le sourire : « ...et dire très simplement que c'est la victoire, en un sens provisoire peut-être, de la compétence sur l'opinion. L'opinion des uns et des autres passe après ce qu'ils sont capables de faire. Est-ce une bonne ou une mauvaise chose? Pour le pire, c'est la technocratie; pour le meilleur, c'est l'expertise; et ça, c'est l'avenir qui nous le dira. »

Hop hop hop... De ses doigts habiles, avec un sourire qui montre ses dents, il fait valser les gobelets du bon-

neteau, où est le sens? Là, pas là? Pas là... Il dégoise avec passion, scandant les phrases, rythmant les périodes, appuyant du geste pendant que le *guter Kerl*, attentif, suit ses méandres d'un air perplexe. « C'est... le savoir-faire? » intervient enfin Dany, pas très sûr mais légèrement ironique me semble-t-il. « C'est le savoir-faire » concède l'orateur avec un geste de grand seigneur, il lui accorde le résumé.

Oh, comme c'est beau! C'est creux, c'est vide, mais rudement bien rangé. C'est à peine deux banalités, mais constituées en opposition elles bâtissent un système qui ne débouche sur rien, sinon sur une autre banalité toute aussi triviale; que pourrait-on construire avec des banalités vagues, sinon une banalité plus grosse, tout aussi vague? Mais il l'a fait, c'est un beau discours continu, débité sans ralentir ni se reprendre, trente-deux secondes sur les ondes, sans accroc, sans trébucher, et on l'écoute, on l'écoute! Oh, que je l'admire de tenir ainsi sans hésitation, sans scrupule ni vergogne, de tenir toute la place par sa parole, j'aimerais tant... J'admire et j'envie le talent du jongleur, comme on admire une démonstration de moines de Shao Lin. Il invente une contradic-

tion, tend une opposition, conclut par un paradoxe péremptoire et un grand sourire de ses dents de prédateur. Oh, comme j'aimerais avoir eu précisément ce don-là! Et comme j'en aurais fait un mauvais usage! Un usage délicieusement sexuel, un usage d'emprise et d'entourloupe dont j'aurais sans vergogne abusé.

Se rêver avec ce talent, pour dire ou ne rien dire, au choix, c'est comme s'imaginer, donc, en moine de Shao Lin, capable de vaincre dix adversaires armés sans faire un pli à sa robe jaune, deux esquives, trois gestes, et ils sont à terre, le moine continue sa route sans se départir du fin sourire que donne la paix intérieure. Tout ceci n'existe pas, je le sais, aucune toute-puissance n'existe hors des rêveries d'enfant, je le sais, mais quand on est totalement dépourvu de puissance, cela est doux de l'entrevoir avant de s'endormir.

La parole, la parole *inextinguible*! J'aime ce mot inemployable, ce mot trop long, animé en son cœur par le X qui fait ressort, on ne l'utilise que pour décrire une fureur, ou une soif, mais la parole est une soif, soif de vie qui ne peut jamais s'éteindre, soif heureuse qui fait goû-